

# Art génétique, art alchimique : revue de quelques analogies

Teva Flaman

## L'alchimiste

On se figure sans trop de mal l'alchimiste tel un savant fou qui, dans le secret d'un laboratoire souterrain à l'accès difficile, manipule des métaux vils tels le plomb, pour les faire passer, au moyen de formules chimiques abscondes, à l'état de matériau précieux tel que l'or. On se figure aussi la verrerie d'un tel laboratoire – flacons, fioles, ballons, béchers ou cornues –, complexe, installée en circuit à l'équilibre précaire; vibrant des solutions qui y sont en ébullition ; exhalant des vapeurs pestilentielles et toxiques... On se figure surtout que tel inextricable enchevêtrement de matériel de laboratoire est à l'image de la complexité des connaissances et techniques qui y sont convoquées pour arriver aux fins de l'art alchimique. L'alchimie est une science (occulte) dont les moyens nous échappent.

## Le bioartiste : un chimiste

À ce titre, je souhaite esquisser des rapports analogiques entre la figure de l'alchimiste et celle du bioartiste, telle qu'elle peut nous apparaître.

Le bioartiste, comme l'alchimiste, est un chimiste, intervenant au moyen des biotechnologies sur des procédés biochimiques qui coordonnent le développement et l'évolution d'un organisme, à partir des éléments constitutifs irréductibles du vivant, l'ADN entre autres, vu comme le « code du vivant ».

Le but de telles manipulations est la production de formes artistiques, qu'elles soient de type formel à proprement parler, ou de type discursif, c'est-à-dire l'élaboration de ce qui fait art

par l'utilisation du discours, comme nous le verrons plus loin dans le cas du bioartiste Eduardo Kac.

## Donner vie à la forme

L'analogie passe ensuite par l'utilisation de ce matériel biochimique essentiel pour en changer le code, c'est-à-dire ce qui coordonne l'expression génotypique d'un organisme, afin d'embrasser la dimension magique connotée par le terme « alchimique » : la possibilité de faire passer un corps d'un état à un autre...

Parmi les œuvres d'art biotechnologiques, on trouve les œuvres d'art génétiques, qui interviennent directement sur le génotype d'un organisme, c'est-à-dire non seulement sur son apparence, mais surtout sur la façon dont ses gènes vont exprimer tel ou tel caractère et les transmettre à l'espèce. Lorsque Martha de Menezes intervient sur un cocon de papillon pour en changer les ocelles (les motifs de forme ronde qu'ils ont sur les ailes), elle change le *phénotype*, c'est-à-dire l'apparence de l'insecte, sans que ce changement ne soit héréditaire, sans qu'il ne se transmette à sa descendance. Rien de biochimique dans cette intervention, qui relève tout de même d'une prouesse technique.

À la différence de Martha de Menezes, Laura Cinti intervient sur le génome d'un cactus et lui transmet des gènes codant la production de kératine. Lorsque le cactus exprime un tel gène, il produit des poils pubiens au lieu des épines. Son cactus peut être replanté en pleine nature et il peut continuer de produire des poils, au fil des générations. À ce titre, Cinti intervient sur le génotype du cactus, en modifiant non seulement son



apparence, mais aussi sa nature profonde.

Tout fonctionne *comme* si les bioartistes avaient enfin trouvé la technique qui permet de donner vie aux formes de l'art, pour l'impression de réalité desquelles les artistes ont employé et déployé, au fil des siècles, toutes sortes de subterfuges : des clairs-obscur à la ronde-bosse, de la perspective linéaire à la *camera obscura*. Tout fonctionne *comme* si la raison d'être de l'art occidental venait s'accomplir dans la possibilité de l'art génétique de donner vie à la matière faite œuvre.

### Transmuer l'ordinaire...

L'alchimiste crée l'extraordinaire, le rare, le précieux à partir de l'ordinaire, du commun, du vil. Comme on l'a vu, le bioartiste use de procédés biochimiques. Ces procédés lui permettent de transformer littéralement un organisme ordinaire en un « monstre » (au sens littéral), c'est-à-dire un organisme nouveau que le bioartiste ajoute au monde, et qui n'a pas son pareil dans le règne du vivant. Un tel organisme n'a de raison d'être que pour satisfaire à la démarche artistique. En devenant art, l'organisme le plus vil devient le plus précieux aux yeux de l'artiste. Il demeure que la caractéristique la plus intéressante de l'art biotechnologique, outre la capacité à changer la forme des êtres vivants, c'est peut-être la possibilité de créer un discours critique sur les dérives possibles de l'usage des biotechnologies. Au-delà de la surprise et de l'intérêt qui peuvent être de courte durée chez le spectateur, la valeur ajoutée du cactus à poils, finalement, c'est la possibilité

de devenir vecteur d'un discours critique sur l'usage des biotechnologies ou la redéfinition du vivant. On le comprend mieux lorsqu'on découvre que les « manteaux de cuir sans victime » du groupe TC&A, se sont effondrés, dévoilant par là les limites technologiques auxquelles sont assujettis les bioartistes. Est-ce à dire que l'art biotech' est avant tout affaire de palabres?

### ... Par l'entremise du discours

À notre connaissance, nul alchimiste n'a transformé de plomb en or. Pourtant le mythe persiste dans notre imaginaire, et l'on aime à croire que, par quelque géniale expérience et dont le savoir est pour toujours perdu, un savant a touché au but.

Alba. Blanche, en espagnol. C'est la couleur de la page vierge, avant qu'on y ajoute de la couleur, par exemple. C'est aussi le nom qu'avait donné Eduardo Kac, pionnier de l'art génétique, à son « lapin fluo », œuvre intitulée *GFP Bunny*, à laquelle il a été difficile d'échapper. Sauf qu'on y a tous échappé, parce que le lapin (qui est en fait une lapine), personne ne l'a jamais vu. En effet, lorsque Kac a voulu le sortir du laboratoire français où il a été conçu pour l'exposer à Avignonumérique en 2000, il a essuyé, au dernier moment, une fin de non-recevoir. J'ai tendance à croire que la tempête médiatique causée par l'arrivée massive des OGM en France à la même époque n'y est pas pour rien. En effet, il n'est pas sot d'imaginer qu'au moment où le développement de cultures d'essai d'OGM faisait scandale, exposer un lapin transgénique, manipulé au nom de l'art, aurait fait scandale. Et cela aurait certainement eu des répercussions sur les budgets de l'INRA.

Que reste-t-il d'Alba ? Quelques photos. À vrai dire, ce sont toujours les mêmes qui reviennent sur Internet, dans les journaux et dans les livres consacrés à l'art biotech' : Kac tenant son lapin dans les bras, et cette photographie d'Alba, vue de profil, luisant de toute sa fluorescence.

De cette dernière, certains disent qu'elle a été « photoshopée ». Info, intox' ? Qu'Alba ait vraiment existé sous sa forme fluorescente ou non, le scandale, prévisible, a tout de même éclaté. « Kac a créé un lapin fluo » : le mythe est né. Alba, la petite lapine blanche a été transformée en un hybride du lapin et de la méduse; et un hybride de la science et de l'art. Car Alba est à la fois le projet d'une expérience scientifique et la partie d'une œuvre d'art.

Mais c'est le mécanisme duchampien, par l'entremise duquel Kac a élevé processus scientifique et résultat au rang d'œuvre

d'art, qui a véritablement opéré la transmutation du lapin ordinaire en un lapin fluorescent. Il n'y a pas d'art en soi dans un organisme GFP. La fluorescence est belle, parce que l'homme la trouve belle. Mais elle n'est pas le produit en soi d'une démarche artistique. Elle n'est pas une création. Elle est l'équivalent, pourrait-on dire, d'un pigment : il faut le broyer et le mêler à un liant, puis l'utiliser sur le support pour en faire une belle forme. La beauté émanant de la conjugaison de l'intention de l'artiste, de sa technique et des effets qu'elle produit à travers l'utilisation particulière du pigment, et non du pigment en soi. Et ce mécanisme duchampien d'esthétisation du processus de transgénèse consiste en une médiation iconique et discursive que Kac maîtrise sans aucun doute : on n'aurait jamais autant parlé du lapin si on l'avait vu! On appelle cela l'économie de la rareté : exciter la demande en raréfiant l'offre. Car si *GFP Bunny* avait été exposée, l'effet de discours de Kac aurait sans doute été éclipsé par la vision d'un lapin tout ce qu'il y a de plus commun. On aurait alors expérimenté la déception : il était question de placer le lapin sous la « lumière appropriée » pour observer la fluorescence, que certains indiquaient partielle (mais quel critique d'art est allé le vérifier?). À moins que la lourdeur du dispositif eût peut-être entravé la dimension spectaculaire de la démonstration.

Ou bien la magie aurait véritablement opéré.

Toujours est-il qu'on n'a rien vu. Et c'est la chance de Kac de s'emparer du discours pour transcender les capacités de la biotechnologie. Avec deux photos et un discours élaboré, Kac a créé le mythe du bioartiste qui transmue une lapine ordinaire en un lapin fluo, qui transforme la matière vivante en œuvre d'art. La création d'un tel mythe passe par un contrôle scrupuleux et stratégique de la communication autour de son objet. Elle tire aussi profit de la méconnaissance générale des procédés biotechnologiques.

Car, qu'est-ce qui nous empêche de dire que le cactus poilu n'est qu'une sculpture hyperréaliste? Qu'est-ce qui nous laisse dans le doute en ce qui concerne l'existence de *GFP Bunny*? C'est notre incapacité à aller vérifier la véracité de l'expérience qui a donné forme au monstre. Car cette incapacité se fonde sur un savoir pointu, dont le penseur d'art n'est pas supposé disposer. Car la biotechnologie, s'il était nécessaire de le préciser, ne fait pas partie des prérequis de la théorie et de la pratique de l'art. On est donc libre d'adhérer à la bonne foi du bioartiste et croire qu'il transmute véritablement des organismes d'un état à l'autre. De sorte que la dimension magique de l'art génétique demeure préservée.

## Valoriser le procédé

De la même manière que l'or n'importe pas plus que le plomb aux yeux de celui qui ne considère pas sa valeur marchande et méprise son éclat, ce qui compte le plus n'est pas l'existence d'un cactus à poil, la création d'un manteau en cuir sans victime ou, dans une certaine mesure, celle d'un lapin fluorescent; créatures menues, délicates et éphémères. C'est plutôt la possibilité que le bioartiste mette la main sur un savoir qui permette de les créer. C'est la capacité de l'art à introduire de la poésie dans la froideur des codes génétiques. La possibilité d'une fusion entre l'art et la science et les fantasmes créatifs qui en découle.

La méduse qui porte les protéines GFP qui codent la fluorescence ne nous importe pas plus que le lapin fluo. Ce qui nous captive, c'est de savoir qu'il a été possible de transmuier le lapin en *GFP Bunny*. D'imaginer une installation biotechnologique, faite de verrerie dans laquelle circule des formules sibyllines, à l'orée de la magie, qui opèrent la transmutation de la science vers l'art.

C'est aussi la nature de ce savoir : la possibilité d'un passage de l'art par le laboratoire. Ce qui nous intéresse, finalement, ce n'est pas que le bioartiste repeuple le monde de ses chimères – au contraire, cette perspective nous effraie. Ce qui nous intéresse, c'est la part occulte que l'on retrouve dans l'alchimie, celle qui permet de raconter des histoires de processus biotechnologiques. Et ce qui fait un bon récit biotechnologique, c'est son incompréhensibilité, on l'a vu. Tout du moins il doit nous faire croire à la dimension prométhéenne de l'art biotechnologique, qui s'empare du secret de la vie par le truchement du procédé artistique.

Ceci dit, en terme de « matériau précieux », qu'apporte la mise à contribution de ce savoir secret? Rien d'exceptionnel, par plus que du point de vue artistique d'ailleurs : le cinéma d'anticipation propose des scénarios autrement plus audacieux; et d'un point de vue scientifique, l'art génétique reste à la traîne des biotechnologies. L'art génétique créé des formes cocasses, tout au plus. Au-delà de l'autodérision qui caractérise la démarche de l'art génétique, il faut donc chercher son intérêt dans l'« artialisation » du processus plus que dans l'objet créé. Dans la possibilité que s'offre le bioartiste d'intervenir sur le vivant dans une perspective artistique, et donc avec un potentiel créatif illimité.